

CORINNE MAJOREL



VOL DE NUIT

VOL DE NUIT

De Corinne Majorel

Gagnante 2020 du 2^{eme} concours de nouvelles de la SRIAS Occitanie
Catégorie Adultes

Je m'appelle Laurent, j'ai quatorze ans. Je vis en Côte d'Ivoire, à Abidjan.

C'est le mois de décembre. La saison sèche s'est emparée de ma ville. La moiteur lourde va bientôt pointer son nez gracile, puis son museau de panthère, comme une menace sur les habitants. Combien sommes-nous sous le soleil levant à rêver devant l'océan ? Abidjan compte plus de quatre millions d'âmes, des âmes jeunes, à l'énergie brûlante comme celle du soleil qui monte à l'horizon et va rapidement nous écraser dans sa torpeur immobile. Je ne connaîtrai jamais chacun de ces humains, je ne peux qu'en deviner, confusément, les craintes, les joies, les peines et les aspirations.

Le matin, avant d'aller au lycée, j'aime aller me promener dans la ville, alors que la chaleur humide monte sur le monde, sur mon monde. Cette ville abrite toutes les sauvageries de l'Afrique, dissimulées là, au coin des rues sales. La jungle n'est pas loin. Des cris d'animaux, lézards, grenouilles ou insectes me parviennent. Sous les cocotiers

bordant la plage, je sens monter l'aube dans tout mon être comme toutes les promesses de ma jeune vie.

J'aime ma ville, le golfe de Guinée où elle se niche depuis un siècle, sa lagune chaude, ses effluves salés venant du large, j'aime regarder les piroguiers glisser lentement sur l'eau, alors que s'y reflètent déjà les rayons clairs du soleil dans la brume de l'aurore. Je suis heureux, je suis jeune, je suis vigoureux. J'aime la vie, j'aime les rêves d'avenir dans lesquels je me blottis pour échapper à la panthère noire de la misère et de la chaleur.

Aujourd'hui, je vais au lycée. Déjà, je dois me dépêcher, récupérer chez moi mes livres et mes cahiers, et prendre le chemin de l'établissement, où mes condisciples se serrent dans des salles surpeuplées et étouffantes. Les cris d'animaux ont cessé, la ville se rapproche, tentaculaire. Les sons de la nuit ont laissé place aux activités humaines, le marché s'anime, la vie s'assourdit de cris de femmes et de bruits de moteurs qui toussent. Il n'y a pas un souffle d'air. L'atmosphère est saturée d'odeurs de pots d'échappements.

Je marche dans la rue en direction du lycée. Je rêve d'ailleurs. Avant même de prendre place dans la salle de classe, j'attends la fin des cours, j'attends la fin. La fin du monde, la fin d'un monde.

- « Eh, salut Laurent ! La forme ce matin ?

Mon ami Alphonse, le visage fendu d'un large sourire, m'interpelle alors que je vais franchir la vieille grille rouillée du lycée. Du haut de ses quinze ans, il mesure plus d'un mètre quatre-vingt. Son truc à lui, c'est le foot. C'est sûr, il le sait, un jour il jouera dans l'équipe nationale... Lorsqu'il court, on dirait qu'il vole au-dessus de la terre ocre de l'Afrique, comme si les dieux du stade et les génies du sport s'étaient alliés pour lui donner des ailes.

- Ouais, plutôt, et toi ? T'as rapporté mon livre de maths ?

- Non... euh, attends, je sais plus...

- Franchement, Alphonse, à part à lancer des ballons, elle te sert à quoi ta tête ? Ça fait trois fois en quinze jours ! Tu me fatigues !

- Mais non, il est là ton bouquin, détends-toi Laurent, respire, les maths, ça n'rend pas heureux, on dirait, dit-il en éclatant d'un rire sonore.

- Allez, lâche-moi ! », je réponds en entrant dans la salle aux murs gris et au grand tableau noir.

Alphonse me chahute, il me pousse du bras alors que nous prenons place dans la classe en riant bêtement.

Cours de maths. Soixante élèves. A deux sur un banc prévu pour un. Pas un bruit hormis la voix du professeur. Cet après-midi, c'est relâche. Pas assez de salles, pas assez

d'enseignants. On se relaie par groupes. Ici, on fait avec les moyens du bord, avec ceux de l'Etat ivoirien. C'est l'Afrique.

Cet après-midi, je rentre chez moi, dans la mesure au toit de tôle où nous vivons, mon père, ma mère et mes quatre frères et sœurs. Une famille unie, heureuse malgré le peu de moyens. Ma mère fait des ménages dans les beaux quartiers, mon père est professeur particulier de sciences. Les sciences, c'est une affaire de famille. J'aime les maths, les sciences physiques, la chimie... Je veux devenir scientifique. Percer les mystères de la chimie de l'univers.

Mais ce que je veux avant tout, c'est découvrir le vaste monde, le monde au-delà de la Côte d'Ivoire, au-delà de l'Afrique, par-delà les océans. Oui, je rêve de voyages, de grands voyages, comme en rêvaient certainement les explorateurs, les aventuriers et les fous qui ont parcouru le continent noir, délaissant leurs certitudes d'hommes blancs. Enfant, devant la carte colorée de la salle de classe, je rêvais déjà d'ailleurs, d'Europe, d'Amérique. Je me voyais, arpentant les rues d'une belle ville aux immeubles propres et alignés, aux voitures neuves et rutilantes, croisant sur mon chemin des enfants sages, emmitouflés dans de grands manteaux, sous les flocons de neige de l'hiver... Je marchais dans le froid, attendant avec bonheur l'arrivée

d'un père-Noël rouge et blanc, inspiré par la firme Coca-Cola, qui inonde la planète terre de son liquide brun censé apporter le bonheur à qui le boira. Car la planète sur laquelle je vis, c'est bien la même que celle sur laquelle vivent les petits enfants blonds et sages que j'imaginai sous le grand planisphère dans la salle de classe surpeuplée de mon enfance. Oui, c'est bien la même planète, et cette planète, je voudrais en explorer chaque recoin, chaque océan, chaque mer, chaque rivière, chaque plaine, chaque montagne, chaque vallée. Je suis plein de force et d'audace et je sais qu'un jour je partirai. Ce jour se rapproche.

Après les exercices de maths, l'après-midi se déroule paisiblement à rêvasser sur mon lit. Mon oncle Arsène, le frère de ma mère, qui a fait ses études en Europe, m'a conté plusieurs fois les charmes de Paris, la capitale de la France. Ses immeubles haussmanniens, du nom de ce baron qui a fait assainir la ville et creuser ses grands boulevards, son métro dans lequel la jeune Zazie de Queneau s'émerveillait, ses théâtres, ses cinémas, ses Champs-Élysées, son arc de Triomphe, mais, surtout, sa Tour Eiffel. Je l'ai vue à la télé, elle scintille toutes les heures. Son rayon laser balaye de sa clarté le ciel de Paris, ville lumière que je rêve de découvrir. Battre ses pavés mouillés de pluie ou gelés sous le ciel gris, peu m'importe, il me semble que le soleil y brille toujours.

C'est déjà le soir. La nuit descend rapidement quand on est si proche de l'équateur. Je regarde une nouvelle fois le vieux guide vert Michelin Paris – Île de France que j'ai emprunté à la bibliothèque du quartier. J'arpente en rêve les grands boulevards, je monte jusqu'au Sacré-Cœur de Montmartre, je marche dans les rues étroites jusqu'au boulevard Barbès, là où foisonne la vie populaire et vivent mes frères ivoiriens en exil, puis je prends le métro Place Blanche vers le cœur de la capitale. Du doigt, je trace tous les itinéraires que je me suis promis de suivre. Ce bouquin est merveilleux. Il raconte tous les quartiers de Paris. Il enchante ma soirée.

Je sombre dans le sommeil. Demain, je ne serai pas en classe, il n'y a pas cours. J'irai me promener.

Ce matin, il pleut faiblement sur Abidjan. C'est très rare à la saison sèche qui va durer jusqu'en avril. Au mois de mai viendra la grande saison des pluies. Il pleuvra tous les jours, parfois sans discontinuer. Des pluies diluviennes. La terre d'Afrique se gorgera d'eau. La terre se changera en eau, l'eau deviendra terre. Le ciel prendra des couleurs inégalées, un mélange de gris, de mauve et de bleu terne le matin, avec des trainées orange le soir. J'aime cette saison, celle que craignent pourtant les habitants de mon pays car

elle provoque des éboulements parfois meurtriers. Des habitations précaires sont ensevelies sous la terre boueuse. Trois lignes dans un quotidien local, et on passe à autre chose. Chez moi, la mort rôde. On est habitué. On ne s'appesantit pas. On meurt tôt. L'espérance de vie dans cette zone du globe est en moyenne de cinquante-sept ans. Il faut profiter de chaque année qui s'écoule, au rythme de deux saisons sèches et de deux saisons des pluies. Il faut admirer les couleurs du ciel, il faut sentir l'humidité et la moiteur dans tout son corps, il faut respirer les vapeurs du fleuve, ressentir la sauvagerie de la forêt, il faut vivre, vivre, vivre. Ressentir par toutes les pores de sa peau.

Aujourd'hui, je n'ai pas cours, je décide d'aller me promener dans la forêt du Banco, au Nord de mon quartier du Yopougon, après l'autoroute. Une autoroute que j'ai l'habitude de franchir, comme tous les obstacles. Une forêt primaire en plein cœur de ma ville, une forêt propice au voyage, que les habitants considèrent comme le poumon vert de la métropole. J'ai demandé à Alphonse s'il veut m'accompagner, mais il préfère trainer ses baskets sur le terrain de foot, derrière le ballon. Je comprends.

Alors, je prends seul la direction de la forêt, à une heure et demie de marche de chez moi. J'aime cette forêt, qui, dit-on, fournit quarante pourcent de l'eau de ma ville ; c'est un

réservoir hydraulique, comme dirait doctement mon professeur de géographie. La rivière Gbangbo y prend sa source. C'est à elle que le parc doit son nom : les colons, ayant mal prononcé ce mot, qui signifie « source d'eau rafraîchissante » en langue Ebrîé, l'ont réduit à Banco, beaucoup plus facile à dire pour eux, mais tellement moins exotique. Ici se cacherait un génie des eaux, selon la légende des anciens. Ce n'est pas ce mystère que je viens chercher ici. C'est la fraîcheur, le calme, l'inspiration pour mes prochains voyages, plus lointains... Les trois mille quatre cents hectares du parc ne me font pas peur, je franchirai toutes les distances dans ma vie. J'irai partout. Sur tous les continents, la rage au cœur, le cœur au ventre, ventre à terre.

La forêt est belle, les grandes feuilles « oreilles d'éléphants », les lianes qui tombent des arbres comme si elles venaient du ciel, les racines aériennes des parasoliers, tout semble à la fois irréel et étonnamment familier. Aujourd'hui, je ne croise pas de chimpanzé. Quelques papillons colorés et des chants d'oiseaux suffisent à mon bonheur. Je m'envole, je m'envole déjà vers les nuées qui me conduiront à tire d'aile vers un ailleurs, un ailleurs qui me fera peut-être regretter mon pays, mon vaste bidonville aux toits de tôle ondulée, ma classe surpeuplée, la brutalité de la vie, la bestialité du destin qui m'a fait naître ici, sur

cette terre que j'aime, mais que je veux quitter pour échapper à la misère de mes semblables. Je m'assois un instant sur un tronc de bois mort et j'écoute les bruits de la forêt. Elle est vivante, elle bruisse de mille chants d'oiseaux de paradis, de frémissements de rongeurs dans les buissons, de cris d'insectes et de croassements dans la rivière. Cette forêt est ma maison.

Je rentre chez moi, dans mon quartier de bidonvilles, en songeant aux beautés et aux richesses de l'Afrique, continent noir pillé de ses hommes et de ses ressources, vidé de sa substance, mais rempli depuis toujours d'une énergie brûlante, où je retournerai comme en pèlerinage après l'escapade européenne de mes jeunes années. Car mes jeunes années ne sont pas ici. Le vaste monde m'appelle loin, ce cri d'appel déchire l'univers.

Je suis en retard pour manger, mais ma mère ne s'est pas inquiétée. Elle connaît mes errances, elle sait que je suis un enfant (car j'en suis encore un) « divergent », comme elle dit. Elle me répète souvent que je suis trop rêveur, trop idéaliste, trop contemplatif. Pour mon âge, je suis chétif, l'inverse de mon copain Alphonse. On ne me donne pas quatorze ans, tout juste douze. Mais, j'ai le temps de

pousser, dit ma mère, qui préfère de loin que je cultive mon esprit. Je porte toujours un tee-shirt, un jean et des baskets.

J'avais oublié que ce soir mon oncle maternel est invité à dîner à la maison. Mon oncle Arsène, c'est celui qui a « fait l'Europe », celui qui a quitté son pays pour entreprendre des études de droit dans une fac parisienne.

Je profite du moment du repas pour poser des questions à cet homme que mes parents regardent avec une légère admiration teintée d'une pointe d'agacement. Longtemps, ils l'ont cru arrogant, lui qui, toujours tiré à quatre épingles, arpente les quartiers de Treichville ou de Yopougon comme s'il se rendait à une réunion ministérielle.

C'est que mon oncle, diplômé en droit français, fréquente les palais ministériels. Il fait en outre partie de la Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes (SAPE), mouvement culturel né au Congo qui consiste à imiter le colonisateur en adoptant son style vestimentaire et ses manières pour être intégré dans ses sphères. Et les cercles du pouvoir, mon oncle les fréquente. L'homme a beaucoup d'allure. Il est grand et athlétique, mais ce qui frappe chez lui, ce sont surtout ses yeux, qui sourient tout le temps, comme s'ils se moquaient de la vie et de ses pièges, mais aussi des travers de ses semblables. Aujourd'hui, il porte un costume trois pièces bleu foncé, une cravate jaune, une

chemise rose clair et des boutons de manchette jaunes en forme d'abeilles. Ma mère regarde ce frère comme si son existence même la laissait totalement perplexe. Elle, la femme de ménage discrète des beaux quartiers, qui travaille chez des expatriés de Cocody ou de Riviéra, qui a accès aux belles villas entourées de jolies pelouses et surtout de grilles (car, ici, on vit chez les riches dans un entre soi rassurant au cœur de la ville foisonnante de vie sur ce continent indompté) a du mal à comprendre comment son grand frère a pu, avec ce détachement si commun des gens issus des milieux les plus pauvres à qui rien ne fait peur, traverser avec aisance les obstacles qui se dressaient sur sa route pour arriver à une situation aussi enviable.

J'aime mon oncle. Il a un code d'honneur. Ses fonctions au gouvernement ne l'empêchent pas de venir nous voir régulièrement et de s'asseoir dans notre cabane au toit de tôle sur lequel la pluie claque et le soleil tape à tour de rôle ou de concert. Il est à l'aise partout.

- « Dis-moi mon oncle, c'est comment l'Europe ?

- Laurent, arrête, tu lui as déjà posé la question mille fois, soupire ma petite sœur, en grimaçant.

- Ça c'est vrai ! ricane mon frère.

Mais je vois que mon oncle est heureux de se rappeler sa jeunesse parisienne. Ses yeux scrutent le lointain, comme

s'ils franchissaient les milliers kilomètres qui le séparent de Paris. Il sourit.

- C'est difficile pour les Africains, mais j'y ai tout compris. On apprend beaucoup des embûches, Laurent. Tu t'en rendras compte plus tard.

- J'espère pouvoir y aller bientôt, mon oncle, j'ai espoir de voir Paris sous la neige !

- Lors d'un prochain voyage, je pourrai éventuellement...
Je n'en crois pas mes oreilles. Pour la première fois, cet homme que j'admire esquisse l'idée que je pourrais l'accompagner dans un de ses voyages en France ! Je dois avoir les yeux qui brillent. J'ai le cœur qui bat. J'ai envie d'hurler ma joie dans tout le quartier. Mais mon enthousiasme, qui n'a pas échappé à ma mère, est vite douché.

- Mange, l'interrompt-elle, elle qui trouve mes rêveries inquiétantes, et toi, mon frère, cesse d'encourager Laurent. Qu'il travaille bien en classe et son avenir lui sourira.

- C'est vrai, dit mon oncle, que sa sœur aînée a toujours impressionné, ta mère a raison. Un jour, peut-être, tu auras la chance de voyager. En attendant, la priorité, à ton âge, c'est de réussir en classe. Mais, en même temps, il me fait un clin d'œil complice.

Le repas se poursuit dans la joie entre les anecdotes ministérielles de mon oncle et les perles scientifiques

relevées par mon père chez ses jeunes élèves, mais je n'écoute déjà plus la conversation. Je suis loin. Je prépare mon départ.

Ce départ, j'y pense depuis des mois. Lorsque je me lève. Lorsque je marche dans les rues. Lorsque je vais au lycée. Lorsque je suis en classe. Lorsque je sors de cours. Lorsque je fais mes devoirs. Lorsque je mange. Lorsque je m'endors. Même la nuit, dans mes rêves, je quitte la terre d'Afrique. J'espère que mon oncle pourra m'emmener avec lui lors d'un prochain déplacement. Mais, il faut réunir la somme. Il faut demander un visa et l'obtenir. J'ai confiance, mon oncle connaît du monde, il va m'aider.

Nous sommes le 7 janvier 2020. Ce soir, j'embarque pour Paris, enfin.

Aéroport international Houphouët-Boigny. Il est là, sur la piste, blanc, avec son empennage tricolore aux couleurs de la compagnie nationale française. C'est un Boeing 777, un « triple sept », chiffre entier, porte bonheur et magique, qui va m'emmener au bout du monde. J'ai quatorze ans, deux fois sept. Signe de bon présage, j'en suis certain.

Je n'ose croire à ma chance. Je vais approcher les étoiles, comme Saint-Exupéry. C'est la première fois que je prends l'avion. Il est là, sur la piste, prêt à m'accueillir, avec les

autres passagers, dans la torpeur chaude de la nuit africaine. Majestueux comme un oiseau. Ce n'est plus qu'une question de minutes avant que je n'embarque à son bord. Je mesure la chance que j'ai de partir en voyage, moi qui en ai tant rêvé. J'arrive sur le tarmac, je me hisse à ma place, lentement, en embrassant du regard cette terre d'Afrique qui m'a vu naître et sur laquelle je reviendrai bientôt. Un léger souffle d'air fait frémir les cocotiers qui bordent l'aéroport. La lune brille, ronde et indifférente à mon soudain bonheur mêlé d'appréhension, dans le ciel d'Abidjan, ma ville, que j'emporte avec moi comme toutes les sensations de mon enfance. Les chimpanzés de la forêt du Banco, ses oiseaux colorés, la cathédrale Saint-Paul, les gratte-ciel au-dessus de la lagune Ebrié, les cris des enfants dans les rues grouillantes, les odeur d'épices et de piments... Tout, j'emporte tout avec moi.

Les réacteurs de l'avion se mettent en route dans un bruit assourdissant, j'ai un peu peur, mon cœur se serre, j'ai les mains moites, les jambes qui tremblent, mais je pense à ma destination. Paris. Paris. Paris. Le Boeing s'élance sur la piste et je sens dans mon corps les vibrations d'espoir de ce décollage vers le ciel, vers l'ailleurs. Je suis tellement heureux. Puis l'avion s'arrache du sol dans un rugissement, et c'est le ciel, le ciel noir, à perte de vue. Les lumières de

ma ville s'éloignent, s'estompent, puis s'éteignent une à une et disparaissent dans les nuées. Il n'y a plus que le ciel étoilé, et la nuit. La nuit noire. J'ai un peu froid. Je m'engourdis. J'ai une envie irrésistible de dormir, dormir, jusqu'à ma destination rêvée. Je m'endors en pensant à Paris, à la France, à la Tour Eiffel, que je vais bientôt toucher du doigt...

Roissy, Val d'Oise, France, 8 janvier 2020. Aéroport Roissy Charles de Gaulle. Huit heures trente du matin. Trois degrés. Crachin sur la ville blafarde. Bruit assourdissant des décollages et des atterrissages. Pilotes en uniformes, agents de sécurité, agents des sociétés de nettoyage, boutiques de luxe, produits détaxés, comptoirs d'embarquements, panneaux lumineux, voyageurs pressés trainant leurs chariots à bagages, destinations de rêve, hôtesses au sol souriantes, équipages en partance...

Police de l'Air et des Frontières. Déposition.

« Je me nomme Jérôme DUROY.

Je suis né le 5 mai 1979 à Pessac (Gironde)

Je suis domicilié 25, rue des Pyrénées, à Paris, vingtième arrondissement.

Je suis chef d'escale à Air France.

Ce matin, vers six heures quarante, mes deux collègues, Charles MAURICE, Pierre MARTINEZ, agents d'escale, et moi avons découvert le corps sans vie d'un jeune garçon, dans le train d'atterrissage du Boeing 777 d'Air France, vol AF703 arrivé peu après six heures en provenance d'Abidjan, Côte d'Ivoire.

Il ne paraissait pas avoir plus de douze ans.

Il semblait dormir.

Il était vêtu d'un simple tee-shirt blanc et d'un jean.

Il ne portait sur lui aucun document.

Nous n'avons pas non plus retrouvé d'affaires avec lui.

J'ai demandé à la compagnie de m'accorder une journée de congé.

J'ignore comment je vais pouvoir surmonter cette épreuve.

J'ai un enfant du même âge. Je, je... excusez-moi. ». La voix de Jérôme DUROY s'est étranglée.

L'officier de police n'en demandera pas plus au chef d'escale. Il a compris que c'est au-dessus de ses forces, qu'il ne peut plus parler. Le parquet de Bobigny va ouvrir une enquête.

--- Air France FR – 8 janvier 2020

Air France confirme que le corps sans vie d'un passager clandestin a été découvert dans le puits du train d'atterrissage

de l'appareil effectuant le vol AF703 reliant Abidjan (ABJ) à Paris-Charles-de-Gaulle le 7 janvier 2020. 1/2

La compagnie exprime sa compassion et déplore ce drame humain. Une enquête est en cours. 2/2

--- Abidjan – 8 janvier 2020

Face à la polémique naissante autour de la sécurité de l'aéroport Houphouët-Boigny d'Abidjan, qui menace sa certification, le Ministre des Transports ivoirien a indiqué que « les clôtures seraient renforcées et qu'il serait procédé au déguerpissement des populations autour de la zone aéroportuaire ».



Édité pour le compte de Srias Occitanie
Achevé d'imprimer en UE – Premier trimestre 2020

**MIAM MIAM
STUDIO**

Dépôt légal à la parution
ISBN n° 979-10-90498-94-5

GAGNANTE 2020 DU 2^{ÈME} CONCOURS DE NOUVELLES DE LA SRIAS OCCITANIE
CATÉGORIE ADULTES



ISBN : 979-10-90498-94-5

